ULLA

l'amour amer



Éditions Garnier.

84
36

Ulla

L'amour amer

217
mars 81

16°R
22245

Éditions Garnier Frères
19, rue des Plantes, Paris

DL-11-04-1980-09833



Photo de couverture : Luc Veyri

Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation
réservés pour tous pays.

© Éditions Garnier Frères, 1980

à Pierre

Écrire ce livre était une aventure, un espoir, une folie peut-être. Il me fallait un guide plein de patience, de douceur, de gentillesse. Chance merveilleuse : j'en ai eu deux.

Sans l'inlassable compréhension de Maskolo et Nataël, je n'aurais jamais osé aller jusqu'au bout...

Ulla.

PROLOGUE

Monsieur Prostitution

AFP 305

UNE DÉLÉGATION DE PROSTITUÉES REÇUE PAR M. GUY PINOT.

MARDI 30 SEPTEMBRE 1975 (AFP)

UNE DÉLÉGATION DE SEPT PROSTITUÉES A ÉTÉ REÇUE MARDI APRÈS-MIDI PENDANT 3 HEURES AU MINISTÈRE DE LA SANTÉ PAR M. GUY PINOT.

ULLA, QUI CONDUISAIT LA DÉLÉGATION, A INDIQUÉ A L'ISSUE DE CETTE SECONDE ENTREVUE, QUE « MONSIEUR PROSTITUTION » AVAIT DONNÉ L'ASSURANCE QUE...

AFP/PP 2136

Il y a maintenant cinq ans que, pour la première fois, Ulla prenait la parole aux « Dossiers de l'écran ». De cette émission télévisée allait naître un mouvement...

Qu'en reste-t-il ?

Derrière la fenêtre à petits carreaux, s'étend la prairie toute gonflée d'un humide été. Le vert de la Normandie l'a toujours étonnée. Ulla est une fille du sud. Son léger accent charrie des tonnes de soleils qui rebondissent parfois sur la rocaille des garrigues. Elle se laisse absorber par l'herbe grasse qui s'étale, comme un tapis, jusqu'à la limite de la forêt. Cette barrière de hêtres pourpres l'agace, muselant son insatiable curiosité. Elle aime voir l'horizon, cette ligne droite sur laquelle le ciel et la terre s'épousent.

Que reste-t-il de cette brûlante année mille neuf cent soixante-quinze ?

Un énorme dossier enterré quelque part sous le coude d'un ministre et ses espoirs qui se sont brisés à l'indifférence glacée des discussions de salon.

C'est quoi une prostituée ?

Une femme de chair et de sang. Une femme qui vit, se débat, cherche, pleure et sourit.

Une femme que viennent voir les hommes...

Les prunelles brunes d'Ulla s'assombrissent. D'un index un peu tremblant, elle dessine des lettres sur la vitre.

Qui se souvient d'elle ? Qui se souvient des déclarations officielles qui, pendant six mois, n'ont cessé de fuser...

M. Pierre Marcilhacy a souligné le caractère « policier » de la loi actuelle et l'illogisme qui consiste à n'atteindre que les prostituées et non leurs clients sans lesquels elles n'existeraient pas...

Sous l'épaisse chevelure cendrée, le visage prend une étrange expression. On ne peut pas étudier la prostitution sans ignorer la part qui l'alimente.

Qui a interrogé les clients ?

C'est combien ? J' sais pas pourquoi je demande le prix. J'ai cent balles en poche et il n'est pas question que je débourse plus. C'est déjà beaucoup. Mon chef d'équipe m'a dit que dans certains quartiers, c'était deux cent cinquante, parfois davantage. Il paraît que ça peut aller jusqu'à deux mille balles, mais je ne le crois pas. C'est de la frime. Y disent ça pour se faire mousser. Remarque qu'avec deux mille balles, y peuvent tirer tous les coups qu'ils veulent, c'est pour une nuit ! Deux mille balles... tu parles, c'est même pas ce que j'envoie à ma femme. Au Portugal, avec ce fric, on vit bien. Moi, je fais gaffe. Deux fois par mois cent balles, c'est déjà beaucoup. Mais avec ça, je peux me payer une femme. Y'en a de belles ici... c'est fou ce qu'elles sentent bon et ce qu'elles ont la peau douce. Je peux pas m'en passer. Quinze jours sans baiser, c'est un grand maximum. C'est recta. Dès que j'ai pris ma douche, aux bains-douches, j' suis dans tous mes états. Je pense qu'à ça. J'ai mal partout. Pas la peine de me proposer un pot ou de vouloir discuter avec moi, j' suis pas disponible. C'est bizarre, en temps normal, j' suis pas comme ça : j'aime boire avec les copains. Vous me croirez pas, mais en temps normal, j'y pense pas... Mais quand ça me tient, je suis un autre homme. Les filles, je les aime grandes, les seins pas trop gros, blondes et belles. Tout le contraire de ma femme... pourtant je la respecte, ma femme. Faut

comprendre, quand on a travaillé, gagné la vie de la famille, encaissé tous les emmerdements et les engueulades, on a besoin de faire une pause. On a le sexe tendu et dans le crâne une espèce de vide en forme de femme. C'est terrible de connaître ça. Dans les pays où y'a pas de prostituées, y font ça entre eux, tellement y z'en peuvent plus. Je pourrais pas. J'aime mieux me débrouiller tout seul en imaginant... Une femme c'est... c'est un beau cul, c'est des beaux nichons. C'est une peau douce comme celle de ma mère. C'est quelque chose que, quand vous le voyez, ça vous remue les tripes... C'est... merde, j' peux pas expliquer...

Ulla soupire. Le ciel se déchire sur un morceau de bleu. Les nuages font comme une bouche ouverte autour du soleil.

Le temps toujours efface tout.

Dans le feu de l'action, elle avait cru soulever le plus vieux problème du monde. Chaque membre du gouvernement y était allé de sa déclaration.

M^me^ Françoise Giroud, alors Secrétaire d'État à la condition féminine, n'avait-elle pas remis le « dossier » au Ministre de l'Intérieur ? Accusée par un journaliste n'avait-elle pas répondu dans une lettre au *Monde ?*

J'ai adressé les dames de Lyon au Ministre de l'Intérieur parce qu'elles s'insurgent contre la répression dont elles font l'objet et que la répression est du domaine de M. Poniatowski, non du mien. La prostitution est le produit direct de la condition masculine...

Moi, ce qui me plaît dans les putes, c'est que ce sont les seules femmes qui ont compris les hommes. D'abord, elles savent les exciter. Elles n'ont pas peur de mettre leurs charmes en valeur. Elles n'ont pas peur de leur montrer ce qu'il faut pour les rendre fous. C'est vachement excitant ton slip et ton soutien-gorge. Je vais te dire ce qui me

plaît aussi : c'est que vous êtes tout le temps disponibles. Pas besoin de vous faire une cour interminable. On va directement au fait. Tu vois, aujourd'hui, on te rebat les oreilles avec la condition féminine, que les hommes sont phallocrates et se comportent comme des seigneurs... Tu veux que je te dise, il faudrait que les femmes cessent de se prendre pour des tours qu'il faut assiéger avant de pouvoir les pénétrer. Ce qui me fascine chez la putain... c'est... d'abord, elle est belle... ensuite, elle est pas comme les autres...

Surtout pas comme les autres.

Elle connaît les hommes presque mieux qu'eux et elle a raison de demander de l'argent. Le talent doit être récompensé en ce bas monde.

Le regard brun d'Ulla se brouille. La trouée s'élargit dans le ciel, donnant au vert de la prairie une luminosité profonde et douce.

M^me^ Françoise Giroud n'a-t-elle pas ajouté :

De grâce, ne déguisons pas en compassion envers des femmes, ce qui est compassion envers des hommes.

Tu me vois demander à ma femme de se déguiser en homme pour baiser ? Certainement pas. Elle me prendrait pour un malade. Je lui fais l'amour, mais je la respecte. Quant à *faire ça* avec un homme, j'ai déjà essayé. Non ! Ce que j'aime, c'est une femme déguisée en homme. Avec mes maîtresses non plus, je ne peux pas. J'ai peur qu'elles me croient détraqué. Je n'ai pas envie de trahir mon image... Tu imagines, un des plus jeunes et plus grands avocats de France, se livrer à des maniaqueries sexuelles... Non, crois-moi, certaines pratiques doivent rester anonymes.

Quand les hommes oseront-ils parler, songe Ulla, tandis que derrière elle, Marc relit avec avidité son manuscrit.

Quand les hommes oseront-ils parler ?

C'est fou ce qu'elle a grossi depuis notre mariage. Comment veux-tu que je le lui dise ? Je l'aime bien tu sais. Je n'ai aucune envie de la mettre mal à l'aise ou de l'insulter. Seulement, c'est comme ça, un homme, ce qu'il aime dans une femme c'est son corps, ses seins, ses fesses. La ligne quoi !

Et toi, tu es vachement super. Souvent, quand je baise avec elle, c'est à toi que je pense. Ce qui me plaît avec toi, c'est que je peux te regarder. C'est excitant, tu sais, de regarder une femme. Le strip-tease, ça marche comme ça... les hommes aiment regarder... Dis, au fait, combien tu prends pour te désaper et te promener à loilpé pendant un tout petit quart d'heure ?

La condition féminine ou masculine est rude pour ne pas dire tragique, avait ajouté Françoise Giroud. Ulla s'en souvient parfaitement, elle pourrait le réciter par cœur. *Nous ne contribuerons, ni les uns ni les autres, à l'adoucir, en acceptant comme une fatalité, que les unes s'asservissent pour que les autres se distraient. Et cela ne vaut pas seulement pour la prostitution.*

Ulla hausse les épaules. De ce dossier à peine entrouvert et, reconnaissons-le, vite refermé, s'exhalent les parfums fétides d'une jungle new-look, dans laquelle les jaguars ont des chevaux dans le ventre et dévorent des kilomètres de bitume. Bitume sur lequel geignent des compteurs transmutant du sperme en or vulgaire. Mais, derrière les images et les mots, il y a des cœurs meurtris, des angoisses, des corps affolés, malades de désirs. La prostitution, c'est l'acceptation d'un peu d'argent sur fond d'amour...

Quelle brèche sur la noirceur du quotidien !

Y a des jours, je me réveille avec l'envie de baiser. C'est fou des états pareils. Je ne pense qu'à ça. Je suis possédé, obsédé. La moindre photo de femmes déshabillées ou un brin lascives, m'affole. Dans le métro, au restau, au boulot, je suis à l'affût de tout, de cuisses qui s'écartent, de bustes qui se penchent et font bâiller les vêtements. Dans la rue, l'autre jour, il y avait une fille qui te ressemblait, grande, blonde, belle. Elle se baladait le corsage ouvert. J'avais l'impression qu'elle faisait ça pour qu'on se jette sur elle. Je n'ai pas pu m'en empêcher d'ailleurs. Au passage, j'ai accroché son corsage et j'ai tiré. J'étais en proie à une rage terrible. J'ai eu envie de lui faire mal...

Quelle brèche sur la noirceur du quotidien ! L'acceptation d'un peu d'argent sur fond d'amour... L'histoire s'emmêle, et Ulla ne sait plus si, une nouvelle fois encore, elle aura le courage de la raconter. Pourtant, elle sait ce que les hommes disent quand l'intimité les pousse à la confidence...

Quand ses longues cuissardes glissent dans la voiture, quand sur le cuir fauve, elle pose son minuscule short immaculé, quand la jag démarre et qu'il explique comme pour s'excuser : ma femme est partie. Elle est aux Saintes-Maries-de-la-Mer avec les gosses. Ils sont bien au soleil pendant que moi je bosse. Tu peux me passer le paquet de Craven là, dans la boîte à gants. Merci. Il fait doux ce soir. Ils doivent être autour du feu. Philippe, c'est mon fiston, un sacré bonhomme, Philippe a dû allumer un feu d'enfer dans le patio. En cette saison les nuits sont fraîches. Edmonde est sans doute au piano. Elle ne joue qu'aux Saintes. A Lyon, elle n'a ni le cœur ni le temps. Tu ne fumes pas, toi ? J'aime la solitude. J'ai un copain, il a tout largué, il vit avec sa femme tout le temps. Je ne comprends pas. Il était dans les affaires, belle situation, mais il a fini

par se prendre pour un raté. Il a tout plaqué. Maintenant, ils vivent tous les deux. Vraiment, ça me dépasse. Et toi, tu comprends ? Affaires, conquêtes sont les deux mamelles de la vie. Je m'y connais. Tiens, file-moi une autre cigarette. Bon, cessons de philosopher, où on bouffe ? Je suis sûr que tu n'as jamais mangé chez Bocuse. Tout se tient là, il faudrait que les femmes comprennent que les hommes sont faits pour la conquête. La science, les femmes, l'espace, tout ça relève de la même chose. L'homme a besoin de connaître. Il est fait pour le changement et la variété. Ils n'étaient pas si sauvages que ça, ces primitifs qui avaient un harem. Un homme se lasse d'une seule femme. Un homme peut baiser sans être amoureux ou sans tomber amoureux...

C'était bon, hein ? La meilleure table de France. On va chez moi ou tu préfères qu'on grimpe dans ton studio. C'est comme tu veux, moi, je suis libre comme l'air. C'est fou ce qu'un havane termine un bon repas. Tu vois, ces jeunes trous du cul qui veulent changer le monde, ils me font rigoler. C'est pas demain qu'on changera l'homme. C'est pas demain qu'on changera les pouvoirs de l'argent... Alors, chez toi ou chez moi ?

Voilà bien le dossier que personne n'a voulu lire et que chacun fait semblant d'ignorer.

Sans le client, la prostituée n'existe pas.

Pourquoi me regardez-vous comme ça avec cet œil inquisiteur, et ce cerveau qui juge derrière ? Toujours, vous jugez tout. Je n'ai pas honte de dire que ce que je cherche dans les putes c'est l'anonymat. C'est le silence soumis de la vraie-femme-objet. Car, c'est la seule que l'on paye juste pour le temps du plaisir. Non, je ne suis pas écœuré par ce commerce. J'aimerais que vous me montriez quelque chose qui ne soit pas corrompu par l'argent. Puis, se vendant elles-mêmes, elles n'engagent qu'elles-mêmes. Oui, ce dont j'ai besoin c'est de quelqu'un qui me tape dessus et

même qui me défèque dessus, sans poser de questions. N'importe quelle femme ou n'importe quel psychiâtre, s'inquiéterait, s'interrogerait. Tout le monde aujourd'hui se pose une multitude de questions. Tout le monde sait tout, sur tout, et rien ne change. Le cancer n'a jamais fait autant de ravages et la maladie mentale autant d'adeptes. Nous sommes tous fous et j'espère bien mourir en jouissant... D'ailleurs, chaque prostituée qui monte avec moi le sait, puisque je la fais légataire de ma fortune (une des plus grosses du monde) si je venais à mourir entre ses doigts et sous ses coups. Oui, mourir en jouissant.

Ulla ferme les yeux et le chaud soleil de l'été disparaît.

En mille neuf cent soixante-quinze, elle se battait. Il n'était pas question d'expliquer, mais de revendiquer...

Aujourd'hui, il reste une femme seule.

Une femme qui a envie de faire comprendre, de livrer quelque chose de sincère et de profond. Une femme qui a besoin de soulever le voile pour que ce plus vieux métier du monde ne soit pas trop vite classé dans la petite boîte de l'oubli. Pour que chaque femme, quelque part, se sente concernée, pour que chaque homme prenne sa part de responsabilité. Il lui serait facile d'écrire encore un livre sur la putain, le tapin et le milieu, sans omettre jamais les détails croustillants... Il lui serait facile de porter le drapeau qui l'a faite leader des prostituées... Elle ne veut rien nier, rien ignorer et aller plus loin, aller là où l'impudeur embrasse l'innocence...

Aller derrière le décor pour retrouver la femme en elle et dire :

C'est rare que j'accepte de l'argent dans la rue. Pourtant, la somme était assez fascinante pour que je me laisse tenter.

Nous nous étions entendus pour deux heures.

Je me suis déshabillée lentement comme il me le demandait. J'ai horreur des compliqués. Il resta dans l'ombre pendant que, sur le lit, mon corps roulant en tous sens, simulait la volupté. Le contact d'une peau de loup n'est jamais désagréable...

— Caresse-toi, maintenant !

Tous les hommes sont les mêmes : fais ceci, fais cela, mets-toi comme ci, mets-toi comme ça...

— Sur le dos. Je veux voir ta main se promener à l'intérieur de tes cuisses...

Encore heureux, qu'il ne ponctue pas ses ordres de mots grossiers...

— Plus doucement, ta main !

Une furieuse envie de rompre le contrat monta en moi. Il m'était difficile de supporter ce ton hautain. Instinctivement, je tournai la tête vers mon berger allemand. Il dormait d'un œil sous la fenêtre. Ce ne serait pas la première fois qu'il me tirerait d'embarras...

— Tu te régales ?

La question me surprit au point que je ne pus répondre. J'étais, en ce temps-là, consciente de ma valeur professionnelle et je pense même que j'allais me vexer quand il sortit de la zone d'ombre :

— Regarde !

Il me considérait de haut, tout en retirant ses vêtements. Il m'inspirait de moins en moins confiance et je regrettais amèrement d'être étendue, nue, sur mon lit.

Il déboutonna sa chemise. Je sursautai en poussant un petit cri.

Il avait deux seins.

J'ouvris la bouche, mais il me prit de vitesse.

— Je suis une femme. Une lesbienne pour ne rien te cacher. Dans ce monde massacrant, dans ce monde de mâles, j'aime la femme. J'aime la douceur et les valeurs féminines. J'aime précisément tout ce que, toi et tes petites copines, bafouez...

J'étais si stupéfaite que j'en restai interloquée, bouche ouverte, buste redressé en équilibre sur les coudes. Son petit discours me rappelait les leçons de morale de ma mère et me passait largement au-dessus de la tête, mais il me fit peur.

— Vous n'êtes que des filles soumises, continuait-elle. Voilà ce que vous êtes...

Il faut dire que ce dont j'ai le plus peur, c'est de la douleur physique. Et, impossible de comprendre pourquoi, son discours déclenchait l'impression qu'il en allait de ma vie...

— ... entre les doigts des hommes, vous n'êtes que des pions. Des machines à sous. Le soir, celui qui sait vous glisser la bonne pièce dans la fente, fait jack-pot. Et ne venez pas me dire que les sentiments qui vous lient, ou plutôt vous ligotent, ont quelque chose à voir avec l'amour. L'amour, c'est ce qui enlève le mal...

Elle parlait d'une voix neutre, avec un calme qui m'épouvantait. Posément, elle se mit à reboutonner sa chemise. Cette fille était folle. Pourquoi avoir payé si cher pour me dire tout ça...

— Ah... un dernier mot. Je t'ai filé mille balles pour que tu racontes à ta fille l'histoire suivante...

Comment pouvait-elle savoir que j'avais une fille ? Elle me parut étrangement diabolique. Je me sentais à la fois paralysée et envoûtée. Je ne pouvais pas faire autrement que de l'écouter, terriblement réceptive, paniquée et perdue. Comme le soc d'une charrue, ses paroles se plantèrent dans un monde que je portais en moi, très profondément, sans le savoir. Elles le remuèrent, le retournèrent jusqu'à ce que je comprenne que cet univers était le substrat de ce que j'étais, mais aussi de ce que je pouvais devenir.

— Tu lui raconteras qu'à l'origine, la femme était un rocher pensant. Immobile et perdue dans le rêve. C'est elle qui a inventé l'homme... le mouvement. La flèche. Levier avec lequel elle devait transformer le monde pour le rendre plus vrai, plus beau, plus plein d'amour. Mais, cette force

de changement, cette force ingénieuse qu'elle a mise en route s'est retournée contre elle. Brusquement, la femme a eu PEUR. Peur de ce qu'elle avait créé. Aujourd'hui, comme toi, elle se soumet, même et surtout quand elle veut devenir l'égale de l'homme. L'égale de la force.

Je l'écoutai, haletante. Complètement dépassée et subjuguée. Oubliant que j'étais nue sur mon lit. Oubliant que cet androgyne m'avait donné plus de mille francs pour déposer en moi une étrange semence aussi puissante qu'invisible...

— L'histoire d'Ève est vraie. C'est la femme qui a gâché le monde. Pas en goûtant la pomme, surtout pas. Mais bien quand elle a oublié pourquoi elle s'est arrachée au rêve. Quand elle oublie que la force n'a de sens, et de nécessité, que lorsqu'elle ouvre et garde le chemin du vrai, du beau et de l'amour. Raconte ça à ta fille. Je sais qu'elle comprendra...

Arrivée à la porte, elle jeta sans se retourner :

— Elle comprendra que c'est le seul moyen de mettre fin à la guerre.

La porte claqua. Je restai longtemps immobile, hagarde. Ses paroles tournaient en moi remuant un fleuve de boue mais aussi d'eau claire. Je ne sais combien de temps je suis restée là, comme traversée par les grands courants qui agitent le monde.

C'est une sensation de froid qui me fit reprendre conscience de mon corps. J'étais en nage. Littéralement trempée, comme si j'étais passée sous la douche. Je me levai machinalement. Mes jambes en coton me donnaient l'impression que mon corps ne pesait plus. Je m'habillai vite pour sortir. Mon chien voulut me suivre, mais je lui ordonnai de ne pas bouger. Dehors, il faisait doux. La nuit m'enveloppa et je frissonnai de plaisir. Volupté d'être. Volupté d'exister dans mon corps. Mais un corps infini s'ouvrant sur l'univers.

J'avais envie de retrouver ma fille...

Ulla soupire. Le ciel de la Normandie s'assombrit à nouveau. Elle abandonne la fenêtre, se retourne. Marc allume une cigarette sans lever la tête : il a l'air complètement absorbé par sa lecture.

CHAPITRE I

La Vogue.

Les manèges qui tournent sur des airs doux de chansons connues. Un flonflon qui revient sans cesse et me grise. Les cris des enfants heureux et leurs yeux émerveillés. Mes yeux éblouis de couleur. Paillettes de soleil sur un fond de ciel bleu limpide. Un monde fou qui m'entoure et me tient chaud. La barbe à papa que l'on lèche d'une langue ravie, les pommes d'amour rouges et sucrées, les serpentins. Le bruit sec des mécaniques qui s'enclenchent. La grande chenille qui rampe de creux en bosse, et le vertige qui me prend, me noue les entrailles et la gorge. Le bruit, le monde, la joie. Des gens partout qui sourient et semblent avoir tout oublié sauf le bonheur d'être là, à marcher sans but, s'arrêtant pour regarder les exploits d'un avaleur de sabre, tirés par des enfants qui veulent monter dans une voiture de pompiers. Les chevaux, dont la grâce reste figée dans le bois, et moi qui chevauche un pur-sang rouge à la crinière verte. Je gambade sur une valse insensée et je tourne, je tourne jusqu'à l'ivresse. Des gens, plantés comme des piquets, me regardent et le manège m'emporte. Je vogue loin et tout près d'eux. Je ris aux éclats. Encore un tour ! Encore, encore et encore ! Je serre la crinière de mon cheval et je passe mille fois, cheveux au vent, légère, gracieuse, aérienne. Je suis la fière cavalière, l'amazone singulière de mes jeux. La pampa défile, la terre est si

grande et l'infini me harcèle. La fête ! Que le monde soit toujours en fête, et que je revienne souvent à cette odeur de poussière, de tombola, de tir à la carabine. Il fait doux et chaud dans la fête, dans ma tête. Je monte dans un avion et je m'envole dans le ciel. Je monte, je monte, en bas la terre est toute petite, les gens sont tout petits. Je ne vois plus mes parents. Je suis seule. Seule dans le ciel. Goût de solitude sucrée. Je salive, je me sens sereine, reine. Je vois la fête d'en haut, c'est si beau les choses vues d'en haut. La foule s'agite, fébrile, spontanée. En une grande secousse, je redescends. J'ai un haut-le-cœur, mais que c'est bon. Je remonte. Je tourne. C'est la terre qui tourne. Les bruits m'arrivent par bribes. Hachurés. Des cris dans un porte-voix, le klaxon des voitures, une musique suave comme une coulée de miel, la pétarade des motos, le marchand de glaces qui vend à la criée, un petit garçon qui pleure et la maman qui le traîne par le bras, un couple enlacé qui marche sans rien voir, et moi qui n'ai pas assez de mes deux yeux. J'ai la fièvre. J'ai la fièvre de tout. Je me brûle aux guirlandes électriques, aux poupées emplumées que papa n'arrive jamais à gagner, aux bijoux de quatre sous que je pourrais avoir si maman me permettait de jouer à ces jeux de hasard...

Quand je serai grande, j'irai à la fête toute seule et je ferai n'importe quoi, surtout ce qui est défendu. Je tiendrai la main d'un ami et tous les deux, on rigolera de tout, de rien, le soir on ira danser. Je serai très belle, j'aurai une jolie robe et des hauts talons, et même, je fumerai une cigarette américaine. Quand je serai grande, je goûterai encore mieux la fête de la Vogue. Il y a tant et tant de secrets à découvrir. Derrière les lampions, le tambourin et les violons, doivent se cacher les plus beaux trésors du monde. Des trésors que je pressens et qui me gonflent, me captivent. La fête, c'est ma liberté. Une liberté joyeuse, bruyante, tapageuse, tout éclairée de confettis, de mirlitons, de paillettes et de pierreries tape-à-l'œil. La liberté et son ivresse qui l'accompagne comme une sœur de lait.

J'étais toute petite quand, échappant à la surveillance de mes parents, nous nous étions égarés, Jeannot et moi, dans la fête. Tu t'en souviens ? J'avais une robe rouge et mes tresses. Toi, tu avais un petit pantalon d'homme. On s'aimait bien, tu me tenais par la main, et on n'avait pas peur de se perdre. La fête tournait dans notre dos, les gens riaient et les manèges égrenaient de tendres rengaines. Nous étions seuls au monde. Tu t'en souviens ? Soudain il y eut ce miroir nous reflétant, nous recopiant fidèlement. Toi et moi, main dans la main. Nous nous sommes approchés. C'est moi qui, la première, me suis touchée. Toi, tu me regardais. Alors, je me suis emparé de ta main et, la dirigeant contre la glace, je t'ai demandé de me caresser. Oui, là, sur mon image. Tes doigts sur le miroir redessinant mon visage d'enfant, de petite fille. C'est comme ça que je voudrais que tu m'aimes, ai-je dit. Tu t'en souviens ? Tes doigts caressant le miroir...

***

La Vogue !

J'y suis revenue si souvent.

La Vogue, comme un calendrier marquant mes années, mes prouesses, mes espoirs.

La Vogue qui m'a vue grandir, devenir cette jeune fille que j'attendais... que j'attendais avec tant d'impatience. Cette jeune fille que je voulais être... cette jeune fille, fidèle copie de Gina Lollobrigida.

Jamais femme ne m'a rendue aussi perplexe. Comment faisait-elle pour être aussi belle ? Ce regard, cette bouche, ces épaules rondes qui glissaient sur la rondeur nacrée des seins, ce visage angélique et pervers... De ce visage radieux, insolent d'harmonie, je passais au mien tentant d'en remodeler les formes.

A dix-sept ans, j'étais encore une gamine plate, sans relief et, si je n'avais pas eu la chance de posséder une merveilleuse chevelure d'un roux opulent, je crois bien que

j'aurais définitivement renoncé à vouloir être autre chose. Je gardais confiance. Il me semblait, qu'avec quelques arrangements, je pourrais vite devenir jolie. Il suffisait que j'échappe au contrôle de ma mère, qui me voulait jeune fille propre et sage, jupe plissée et chaussettes blanches.

Je cherchais le moyen de lui échapper et, dès qu'elle avait le dos tourné, je me métamorphosais. Puis, bientôt, je décidai de mettre les grandes vacances entre nous et je trouvai du travail chez un notaire.

Mon premier boulot, mes premiers sous, ma première galopade vers la liberté.

J'avais réussi à ne pas partir avec ma famille au bord de la mer. J'étais donc seule à Lyon, me rendant tous les jours chez ce brave notaire.

Mon premier boulot, mes premiers sous, ma première galopade vers la liberté...

Pour la première fois de ma vie, j'allais à la Vogue toute seule. TOUTE SEULE.

Toute seule et vêtue à mon goût.

Petite robe à carreaux vichy, à la taille étranglée sur la retombée d'une jupe empesée et gonflée par trois jupons. Talons aiguilles. J'avais dénoué mes tresses et laissé libre ma crinière qui me venait aux reins. D'un coup de crayon magique, mes prunelles brunes étaient devenues plus luisantes et mon regard plus profond.

Maman pouvait être tranquille, j'allais faire les quatre cents coups.

J'avais dix-sept ans, j'avais gagné mon premier salaire et dans le même mouvement l'avais dépensé, j'étais en route pour l'indépendance.

A moi La Vogue, sa musique, sa fête et ses lumières. A moi la vie et le paradis des adultes. A moi cette ivresse promise tout au long de mon enfance. A moi... le monde et sa joie.

Je ris et secoue ma longue chevelure qui s'en va, en

cascade, bruire contre la chute de mes reins. Tu me regardes. C'est bon.

Comment t'appelles-tu ? Comment t'appelles-tu, homme ? Bob. Bob...

Bob tu m'as fait croire que tu étais un homme. Assez grand et fort pour donner le change, tu n'étais qu'un gosse. Un gosse un peu voyou, un peu loulou, avec des façons que je croyais dures et qui n'étaient qu'une façade pour masquer ta timidité. Ta PEUR.

Comment t'appelles-tu ?

Bob. Dans tes yeux, je suis belle et ça suffit pour me griser.

Tu viens danser ce soir ?

Oh oui... oui je viens.

Mon premier bal.

Sans parents, sans maman, sans amies, je suis là, je suis là pour toi. Pour toi, Bob.

Sous les lumières cruelles du *parquet,* tu n'es pas très beau, mais tu sais me prendre contre toi, m'enlacer, m'entraîner dans un slow, mon corps gracile coulant contre le tien, mon ventre effleurant le tien, et ta joue sur ma tempe, ton souffle sur ma chevelure, tes mains larges et moites sur mon dos, et ta cuisse, parfois, s'infiltrant furtive et frémissante, entre les miennes.

On ne s'est pas dit un mot.

On s'est défait comme à regret, et, Bob, tu as eu un sourire de nostalgie pincée. Une étrange rumeur m'a gonflé le cœur...

Tu étais l'homme, mon sauveur, celui qui sait réveiller la princesse endormie et qui l'emmène loin vers un monde de bonheur.

Tu étais l'homme que j'attendais.

Pourtant, ce n'était pas toi, ce n'était pas toi qu'il me fallait.

Quand tu as voulu m'embrasser à la quatrième ou cinquième danse, je m'en suis rendue compte.

Tes lèvres ont glissé sur ma tempe et ma joue pour venir